

première manière privilégiait des formes puissantes tracées au grattage, aux couleurs sobres rehaussées de vifs éclats de peinture (pp. 280 et 281) ; par la suite, les formes exploseront en des gerbes de couleur pure, jaune, bleue ou rouge.

Paul Daxhelet, grand voyageur, est avec Floris Jaspers une figure dominante de la peinture africaniste des années 1950. Tous deux étaient partis pour le Congo Belge en 1951 à l'invitation du ministère des Colonies. Daxhelet dessina « tout le temps et partout » : envoûté par l'Afrique, il retournera sept fois au Congo et au Ruanda en l'espace de dix-huit ans. Ses remarquables études de sportifs en action, en particulier boxeurs et lutteurs, et de fêtes foraines lui avaient déjà valu une grande réputation, et il ne pouvait qu'être captivé par les évolutions des danseurs africains et des musiciens qui les accompagnaient, surtout les Tutsi, les Mangbetu et diverses tribus du Kasai, dont il saura fixer l'évanescence en une série d'aquarelles et de dessins admirables de force et de grâce contenues (pp. 283 et 285).

Daxhelet peignit quelques paysages, telle la *Forêt Vierge* de l'ambassade de Belgique à Moscou, mais se sentait plus attiré par les êtres humains, familles, mères et enfants, chasseurs, acteurs et spectateurs de fêtes rituelles, qui affectent des poses hiératiques, la tête penchée sur de longs cous. Sa

La même densité apparaît également dans l'œuvre de **Maurice van Essche** et de Floris Jaspers. **Van Essche**, autodidacte, dessina des vitraux et du papier peint avant d'adhérer, comme beaucoup de ses contemporains, au mouvement artistique de « La Jeune Peinture Belge ». Il reçut en 1939 une bourse pour aller peindre au Congo Belge pendant deux ans. Il traversa le pays d'ouest en est, tantôt en vapeur sur les lacs, tantôt en pirogue, ou à pied — et il fut sans doute l'un des derniers voyageurs en Afrique à se faire accompagner d'une cohorte de porteurs chargés de bagages. Dans la région du Kasai, **Van Essche** rencontra le lukengo, ou roi des Kuba, tribu célèbre pour les statues qui commémoraient les événements saillants de chaque règne. En échange de son portrait, le chef fit don à **Van Essche** d'une statue magnifiquement sculptée représentant un lukengo du passé.

Van Essche partit en 1941 pour l'Afrique du Sud avec sa femme et son fils, passant du Cap à Johannesburg, puis retournant au Cap où il donna des cours sur les beaux-arts à l'université. Il était alors considéré, au même titre

que la portraitiste allemande Irma Stern, qui avait vécu au Congo Belge, et Clément Serneels, comme l'un des chefs de file du mouvement d'avant-garde. Mais il s'avérait souvent difficile de convertir aux bienfaits de l'art les Afrikaners, pour qui les tableaux n'étaient qu'un luxe inutile. Dessinateur incroyablement prolifique, puisque sa famille conserve plus de deux mille dessins à la plume et aquarelles, **Van Essche** travaillait toujours en atelier, recréant inlassablement le Congo qu'il avait tant aimé et qui était devenu une abstraction sublimée, avec des personnages aux contours épais, silencieux et solennels, s'insérant de façon rythmique au contexte. Le temps passant, il se mit à peindre le monde qui l'entourait, les plaines arides du Karroo, les activités portuaires du Cap, des portraits, des nus, des natures mortes, des clowns. Cette Afrique que la femme de **Van Essche** haïssait, à laquelle elle avait vainement tenté de l'arracher, devait l'ensorceler jusqu'au seuil de la mort.

Floris Jaspers, l'un des peintres belges les plus complexes, et dont les contemporains ne comprirent pas toujours les dons multiples, partageait avec Daxhelet et **Van Essche** une véritable fascination pour les clowns. Mais, dans son cas, l'attrance pour le cirque provenait du monde de l'art parisien qui lui était familier, saltimbanques de Picasso ou « Parade », le ballet de Jean